

## Quelques mots d'introduction

Grâce au programme d'oral de l'agrégation externe de Lettres classiques 2018-2020, une des œuvres d'Ovide ayant globalement reçu le moins d'attention de la part des critiques s'est trouvée heureusement mise en avant : il s'agit des *Pontiques* (ou « Lettres du Pont », *Epistulae ex Ponto*), qui réunit peut-être les derniers poèmes composés par Ovide alors qu'il se trouvait relégué dans la ville de Tomes, au bord de la Mer Noire (Tomes est généralement identifiée à la ville moderne de Constanza en Roumanie). L'œuvre a certainement souffert de cette dernière position : elle a en particulier semblé redondante par rapport à sa « sœur » les *Tristes*, l'autre grand recueil d'élégies d'exil.

La traduction si sensible et sensée que l'écrivaine Marie Darrieussecq avait proposée des *deux* œuvres en 2008 (*Tristes pontiques*, chez P.O.L.) avait provoqué plus de protestations à son endroit – traduction qui n'en semblait pas une ! –, qu'une véritable écoute de ce que l'auteure française parvenait à faire dire à Ovide, et de cette voix même d'Ovide à laquelle on a donc continué de prêter peu attention<sup>1</sup>.

Pourtant, si cela devait être un défaut, cette voix est loin d'être seulement dolente ou plaintive. Il y a, certes, l'émotion, remarquablement traduite par Marie Darrieussecq, de celui qui fut le poète le plus lu de Rome et qui, tellement éloigné d'elle à Tomes, craint de devenir « barbare » tout comme d'être oublié, moins lu. Mais il y a aussi, et toujours, Ovide, ou appelons-le plutôt « Nason », c'est-à-dire celui qui, depuis les *Amores*, dit « je » dans ses œuvres et semble raconter sa vie (qui ne ressemble jamais autant à celle d'Ovide que dans les élégies tristes d'exil). Ce qui demeure surtout, c'est un esprit dont ce « Nason » dit parfois que c'est le seul bien qui lui ait été laissé<sup>2</sup> – et c'est ce qui compte : c'est l'*ingenium* qui est le premier moteur de ses créations (dût-ce être le nom pris par une *ars* qui ne veut pas trop se montrer, voire que la souffrance du relégué empêcherait), mais c'est aussi une finesse d'esprit plaisante et vive qui fait que les poèmes d'exil sont en réalité rarement lourds, sauf pour qui peut-être les lit en n'y cherchant que des aveux, des requêtes et des lamentations.

Dans le deuxième poème du recueil, Nason dépeint son malheur à son patron Paullus Fabius Maximus ; apparemment, il veut le persuader de l'aider : son noble ami devrait demander son rapprochement de Rome (ou son éloignement de la dangereuse Tomes) à Auguste ; mais le plus important dans ce poème est peut-être la façon dont, anticipant à plusieurs reprises sur sa mort, le poète fait son entrée dans le mythe, telle une nouvelle, ultime et décisive manière de renforcer sa *fama*.

---

<sup>1</sup> Sur la traduction de Marie Darrieussecq, voir l'article d'Odile Gannier, issu de la communication qu'elle a présentée lors des Journées « Lettres d'exil : autour des *Tristes* et des *Pontiques* d'Ovide » organisées avec Giampiero Scafoglio et Oriane Demerlac, à l'Université de Nice, les 7 et 8 mars 2019. Des *Actes* réunissant plusieurs travaux présentés lors de ces journées ont été publiés dans la rubrique Colloques de la revue *Loxias* (en ligne) : <http://revel.unice.fr/symposia/actel/index.html?id=1224>. La référence du texte d'Odile Gannier est la suivante : « Lettres d'exil : un long chemin des *Tristes* et des *Pontiques*, d'Ovide à Marie Darrieussecq », paru dans *Loxias-Colloques*, 13, article mis en ligne le 17 août 2019, URL : <http://revel.unice.fr/symposia/actel/index.html?id=1275>. Le chapitre dédié à Marie Darrieussecq par Fiona Cox dans *Ovid's Presence in Contemporary Women's Writing* (Oxford University Press, 2018) contient des remarques très éclairantes sur les choix de traduction de l'auteure française, mais il s'agit plutôt de passages des *Tristes*.

<sup>2</sup> Voir ainsi *Trist.* III, 7, 45-48.

*Fine carent lacrimae, nisi cum stupor obstitit illis  
et similis morti pectora torpor habet.  
Felicem Nioben, quamvis tot funera vidit,  
quae posuit sensum saxea facta mali! 30  
Vos quoque felices, quarum clamantia fratrem  
cortice velavit populus ora novo !  
Ille ego sum lignum qui non admittar in ullum ;  
ille ego sum frustra qui lapis esse velim.  
Ipsa Medusa oculis veniat licet obvia nostris, 35  
amittet vires ipsa Medusa suas.  
Vivimus ut numquam sensu careamus amaro,  
et gravior longa fit mea poena mora.  
Sic inconsumptum Tityi semperque renascens  
non perit, ut possit saepe perire, iecur. (Pontiques I, 2, 27-40)*

Pour citer la traduction de Marie Darrieussecq dont il a été question plus haut :

Je pleure sans arrêt  
Puis je tombe épuisé  
Une torpeur m'emporte qui ressemble à la mort

Heureuse Niobé douze fois malheureuse  
Transformée en rocher elle ne sentit plus rien  
Heureuses aussi les sœurs changées en peupliers  
Elles ne furent que bois pour la mort de leur frère

Quel arbre m'ouvrirait les bras dans ce pays  
Je m'évertue en vain à me changer en pierre  
La Gorgone en personne y perdrait son pouvoir  
Elle se méduserait en voyant mon visage

La vie ne m'est laissée que pour cette souffrance  
La longueur de ma peine la rend insupportable  
Je suis comme celui dont le foie renaissait  
Je me meurs sans répit dans des tourments sans fin

La souffrance de Nason est sans fin. Il aimerait pouvoir connaître le même sort que plusieurs personnages célèbres dans les *Métamorphoses* : ce sont surtout Niobé et les Héliades, sœur de Phaéton ; leur métamorphose minérale seule interrompt leurs larmes qui, sans cela, auraient pu être éternelles. « Je » qui n'a pas le droit de connaître cette forme de métamorphose devient un personnage que l'immensité de son malheur place au moins à égalité de ces héroïnes mythologiques. Par la gravité de sa peine, à tous les sens du terme, il se dit d'ailleurs plutôt l'égal d'un terrible criminel digne des pires châtements (Tityos qui n'en finit pas de mourir) ; il est comme aux enfers, et Tomyris devient les enfers, sans qu'on pense peut-être trop

ici au rôle qu'Auguste serait censé jouer dans ce remake fugace de la description du Tartare chez Virgile dans l'*Énéide*<sup>3</sup>.

Ces vers ont de quoi toucher, et si le « levier » du mythe devait l'empêcher, il y aurait tout de même ce distique incroyable (les vers 33-34), au milieu de la citation : « c'est moi ! celui qui n'est admis dans aucun bois, / c'est moi ! 'vainement', quand je voudrais être pierre » (mon essai de traduction). La tournure *ille ego sum* « fait » signature, en rappelant en même temps de fameux vers où « je » avait semblablement décliné son identité : *ille ego qui nequitiae Naso poeta meae (Amores II, 1, 2)*, *ille ego qui fuerim, tenerorum lusor amorum (Tristes IV, 10, 1)*<sup>4</sup>. Le rappel des œuvres passées – et de toutes, pas seulement des œuvres érotiques présumées coupables – est spécialement omniprésent dans cette pontique I, 2. Le rappel des *Métamorphoses* a cependant ceci d'encore plus particulier qu'elles sont censées se rouvrir à Nason devenu un de leurs « habitants » ; certains auteurs modernes (on pense en particulier à C. Ransmayr<sup>5</sup>) s'en sont souvenu. Ici, pourtant, il semble que « je » n'y parvienne pas. Il s'essaie à être bois (*ille ego sum lignum*), mais n'est pas autorisé à le rester (*qui non admittar in ullum*) ; il est finalement « vain », et la place de l'adverbe *frustra* dans ce vers, en regard de *lignum* qui, au vers précédent, fait croire un bref instant à l'événement de la métamorphose, est non seulement remarquable mais significatif à l'échelle du recueil et, peut-être, de toute l'œuvre d'exil. Car Nason est bien celui qui exprime plaintes et requêtes « en vain ». Mais cette sorte de nom (dans le pentamètre que je discute) ne serait-il pas le lieu d'une ruse, semblable à celle d'Ulysse qui se fit passer pour « personne » ? Exprimer ces vaines plaintes et demandes de manière aussi incessante que les maux endurés sont perpétuels : cela pouvait-il aider à avoir le droit de chanter tout court ? cela peut-il former une sorte de fond de soumission sur lequel le poète pouvait se permettre de tisser bien d'autres choses ?

J'en reviens plutôt à l'esprit. Après ce demi-vers terrible, quoi qu'on pense de *frustra* (« je suis celui, en vain... »), Nason sait ménager un moment de détente en puisant à nouveau dans la mythologie et puisqu'il voudrait être pierre, il va chercher Méduse qui, même si elle se retrouvait nez à nez face à lui (ou lui, face à elle, mais en exil le monde est à l'envers), ne

---

<sup>3</sup> Ces vers fascinent et aussi bien Eleonora Tola qu'Hélène Vial leur ont accordé une place particulière dans les articles qu'elles ont écrits en lien avec ce programme d'agrégation : voir E. Tola, « *Ille ego sum lignum qui non admittar in ullum* (Ovide, *Pontiques*, I, 2, 33) ou l'écriture poétique à l'épreuve de l'exil », *Vita Latina* 199, 2019, p. 74-91, spéc. p. 78-79 (l'autrice étudie ensuite en profondeur les expressions d'auto-affirmation du poète sur le modèle d'*Ille ego sum*) et H. Vial, « *Styx quoque [...] bene commutabitur Histro* : les dernières transformations de la mythologie dans les *Pontiques* d'Ovide, *Revue des Etudes Latines*, Les Belles Lettres, inPress. ([hal-02514568](http://hal-02514568)) », qui remarque en particulier le décalage entre Ovide devenu, en exil, personnage mythologique et les *exempla* de métamorphoses qui rappellent des passages précis des *Métamorphoses*. La relégation, dans sa dureté extrême, impose une autre sorte de mythologie.

<sup>4</sup> La tournure, surtout sous la forme *ille ego qui*, rappelle aussi le pré-proème de l'*Énéide* de Virgile. La datation de ce dernier reste problématique. Dans le contexte de la *P. I, 2*, cela ferait vraiment beaucoup de sens qu'Ovide l'ait connu : l'élégie est sous-tendue par la question (fictive) posée au départ – « tu te demandes qui t'écrit, Fabius Maximus » –, question à laquelle Nason répond de diverses manières et de manière particulièrement visible dans les séquences avec *ille ego sum / qui...* (outre le passage cité, voir *P. I, 2*, 129-136). Or, dans la première élégie du recueil, Nason s'est défini comme un *vates* peu après avoir présenté son poème comme une *Énéide*, ou plutôt comme un Énée devenu le porteur non de son père, mais du père de la patrie ! La voix et l'auctoritas de Virgile apparaissent ainsi comme importantes dans les efforts que fait le « je » pour rester lui-même un *poeta Romanus*, voire le (plus grand) poète romain.

<sup>5</sup> Avec son ouvrage connu en français sous le titre *Le dernier des mondes* : C. Paulian traite de cette œuvre dans sa contribution. Dans les Actes des journées de Nice, figure une contribution très intéressante de S. Ballestrapuech : « Variations sur les *Tristes* et les *Pontiques* dans *Die letzte Welt* (1988) de Christoph Ransmayr », dans *Loxias-Colloques*, 13. Lettres d'exil. Autour des *Tristes* et des *Pontiques* d'Ovide, mis en ligne le 17 août 2019, URL : <http://revel.unice.fr/symposia/actel/index.html?id=1281>.

pourrait, pas même elle, le pétrifier à sa façon. Il me semble qu'on imagine, comme on peut (les portraits du vrai Ovide ne le présentent pas toujours de manière semblable), cette scène, et qu'elle arrache au minimum un sourire quand on se figure la tête de la monstresse dépitée de ne pouvoir venir à bout d'un homme qui se dit pourtant, ailleurs, maladif et tout frêle.

Il en va tout le temps ainsi, ou presque. Nason ne peut pas s'empêcher de rebondir, peut-être parce que, comme il le clame à la fin d'une élégie particulièrement sombre, *animus omnia vincit* : « l'esprit vient à bout de tout » (*P.* II, 7, 75). En tout cas, il semble qu'il en ait été ainsi du sien. Et c'est grâce à cela ou à lui, que nous pouvons encore lire cette œuvre tout à fait digne que des professeurs et des étudiants l'étudient pour un concours, mais aussi que des chercheurs s'y penchent davantage pour la faire encore mieux apprécier.

Ce que nous avons voulu proposer lors de cette journée d'étude était en premier lieu un ensemble de mises en contexte qui servent de cadre.s aux étudiant.e.s préparacionnaires : il s'agit, pour l'histoire, des exposés de Stéphane Benoist sur le contexte formé par la fin du règne d'Auguste et de Cyrielle Landrea sur les amis haut placés de Nason-Ovide, spécialement les Messalla<sup>6</sup> ; Ruth Webb s'est chargée de référer les passages où la vision mentale est centrale aux traitements rhétoriques de cette opération). Une étude plus ciblée a été présentée par Florence Klein, qui fait voir un autre aspect de l'intertextualité à l'œuvre, de façon si cruciale, dans ce dernier poème ; son analyse mène, en outre, tout lecteur ou toute lectrice à réfléchir à ce que l'étude des intertextes peut apporter au débat sur l'attitude de Nason (et surtout d'Ovide) vis-à-vis d'Auguste. Pour ma part, je me suis occupée d'un passage majeur (le triomphe – ou le *Triomphe* ? – de *P.* II, 1) en le remplaçant dans sa série (celle des triomphes ovidiens) et par rapport à ce qui ressemble à l'émergence d'une possible poésie nouvelle. Enfin, pour montrer à quel point cette œuvre plutôt délaissée par les critiques a compté pour les auteur.e.s, nous avons tenu à avoir, lors de la journée du 22 mai 2019, un pan dédié à la réception de l'œuvre grâce aux exposés de Damien Crelier et de Claire Paulian. Le texte de D. Crelier a été publié parmi les Actes des journées de Nice (*Lettres d'exil : autour des Tristes et des Pontiques d'Ovide*, 7-8 mars 2019)<sup>7</sup>. Claire Paulian nous a fait découvrir des cas de réception tous remarquables et même parfois troublants parce qu'Ovide s'y retrouve du côté des oppresseurs plutôt que des victimes ; ils prouvaient en tout cas une nouvelle fois la puissance fictionnelle des lettres d'exil et l'intérêt de s'y replonger.

Si elles n'ont pas suscité encore de monographie spécifique, les *Pontiques* sont bien équipées de commentaires : ceux en anglais de J. Gaertner et de G. Tissol pour le livre I, celui en italien

---

<sup>6</sup> On trouvera le texte correspondant à ces contributions dans les deux premières parties de l'article de Stéphane Benoist, Florence Klein et Cyrielle Landrea, « 8-17 de notre ère, Ovide à Tomes : lectures croisées des *Tristes* et des *Pontiques* » à paraître dans les *Actes du Congrès du GIS Humanités* qui s'est tenu à Lyon du 17 au 19 décembre 2018, aux éditions Garnier. (i. « Les années d'exil d'Ovide mises en contexte : lectures « impériales » des *Tristes* et des *Pontiques* (S. Benoist) ; ii. « Ovide et l'aristocratie dans la littérature d'exil » (C. Landrea). Notons par ailleurs que la troisième partie de cet article, « L'œuvre d'exil d'Ovide, ou la leçon de littérature » (F. Klein) propose par ailleurs une approche théorique complémentaire de ces deux premiers volets en montrant que les poèmes d'exil invitent constamment le lecteur à se poser la question de la véracité des témoignages et des affirmations qu'elle contient.

<sup>7</sup> Damien Crelier, « De la mélancolie du disgracié. Étude d'un vestige ovidien dans les *Mémoires* du duc de Saint-Simon », paru dans *Loxias-Colloques*, 13. *Lettres d'exil. Autour des Tristes et des Pontiques d'Ovide, Mélancolie de la disgrâce: échos génériques, De la mélancolie du disgracié. Étude d'un vestige ovidien dans les Mémoires du duc de Saint-Simon*, mis en ligne le 17 août 2019, URL : <http://revel.unice.fr/symposia/actel/index.html?id=1246>.

de L. Galasso pour le livre II, celui en allemand de M. Helzle pour ces deux premiers livres<sup>8</sup> ; en dehors du corpus mis au concours, il faut signaler aussi, parce qu'il est parfois utile d'y jeter un œil, le commentaire de C. Formicola au livre III<sup>9</sup>. Le poème est assez présent dans les livres de G. Williams, de J.M. Claassen et d'E. Tola<sup>10</sup>. Mais, encore, une fois, il souffre de ne pas avoir été étudié de manière approfondie et autonome comme l'avaient été les *Tristes* par A. Videau-Delibes par exemple<sup>11</sup>. Des articles importants ont été plutôt consacrés à des poèmes des livres III et IV, en dehors de notre corpus. Des questions n'ont pas encore été traitées de manière systématique alors que ce serait certainement fructueux : je pense ainsi à la part de Callimaque et d'autres poètes alexandrins dans le programme intertextuel de cette œuvre ; la contribution de F. Klein peut être une invitation stimulante à aller dans ce sens<sup>12</sup>.

Je ne sais pas si, réellement, Ovide avait encore, les dernières années de sa vie, le cœur de se projeter dans le futur et d'élaborer vraiment une poétique nouvelle qui renoue en partie – pour sa joie – avec sa Muse passée<sup>13</sup>. Peut-être continue-t-il au moins à faire des expériences en même temps qu'il s'emploie à faire en sorte que, non, contrairement à ce qu'il dit à la fin de l'épigramme I, 5, sa renommée ne soit pas morte<sup>14</sup>. La drôle de Muse (Rumeur ou Nouvelle !) à laquelle il lie sa nouvelle poétique (celle des célébrations ferventes d'événements majeurs de la cité comme triomphes et entrées en charge des consuls : voir en particulier la *P.* IV, 4, outre la *P.* II, 1) n'est pas tellement « drôle » si l'on pense à l'objectif qui est peut-être le principal du poète en cette œuvre : s'assurer, de l'au-delà où il se place, que sa *fama* et ses vers continuent d'être lus « par la bouche du peuple » et vivent<sup>15</sup>.

---

<sup>8</sup> J. Gaertner, *Ovid, Epistulae Ex Ponto, Book I*, Oxford University Press, 2005 ; G. Tissol, *Ovid, Epistulae Ex Ponto I*, Cambridge University Press, 2014 ; M. Helzle, *Ovids Epistulae ex Ponto Buch I-II, Kommentar*, Heidelberg, C. Winter, 2003.

<sup>9</sup> C. Formicola, *P. Ovidio Nasone, Epistulae ex Ponto, libro III. Introduzione, testo, traduzione e commento, Vichiana I*, Pise-Rome, Fabrizio Serra, 2017.

<sup>10</sup> G. Williams, *Banished Voices. Readings in Ovid's Exile Poetry*, Cambridge University Press, 1994 ; J.-M. Claassen, *Ovid Revisited. The Poet in exile*, Londres, Duckworth, 2008 ; E. Tola, *La métamorphose poétique chez Ovide. Tristes et Pontiques. Le poème inépuisable*, Louvain-Paris, Peeters, 2004. Voir aussi le recueil d'articles publié sous la direction de C. Battistella, *Ovidio a Tomi : Saggi sulle opere dell'esilio*, Milano, Mimesis Edizioni 2019.

<sup>11</sup> *Les Tristes d'Ovide et l'épigramme romaine. Une poétique de la rupture*, Paris, Klincksieck, 1991.

<sup>12</sup> Cette contribution (« Ovide, *Pontiques*, I, 2, 121 et II, 2, 115-116 : retour sur une allusion à Callimaque (fr. 114b Pf. ») a été publiée sous sa forme complète dans *Vita Latina* 200, 2020, p. 143-155.

<sup>13</sup> C'est une vue que j'ai tendu à suivre moi-même dans mon étude sur le triomphe. Mais cela fait partie, je pense, des indécidables.

<sup>14</sup> C'est particulièrement sa renommée de poète romain, dont la poétique se nourrissait de la fréquentation assidue de ses amis poètes. Cette épigramme se termine précisément sur la crainte que de lui mort (parce qu'il se considère comme mort) on ne parle pas ou plus, à Rome.

<sup>15</sup> Comme l'affirme l'excipit des *Métamorphoses*.